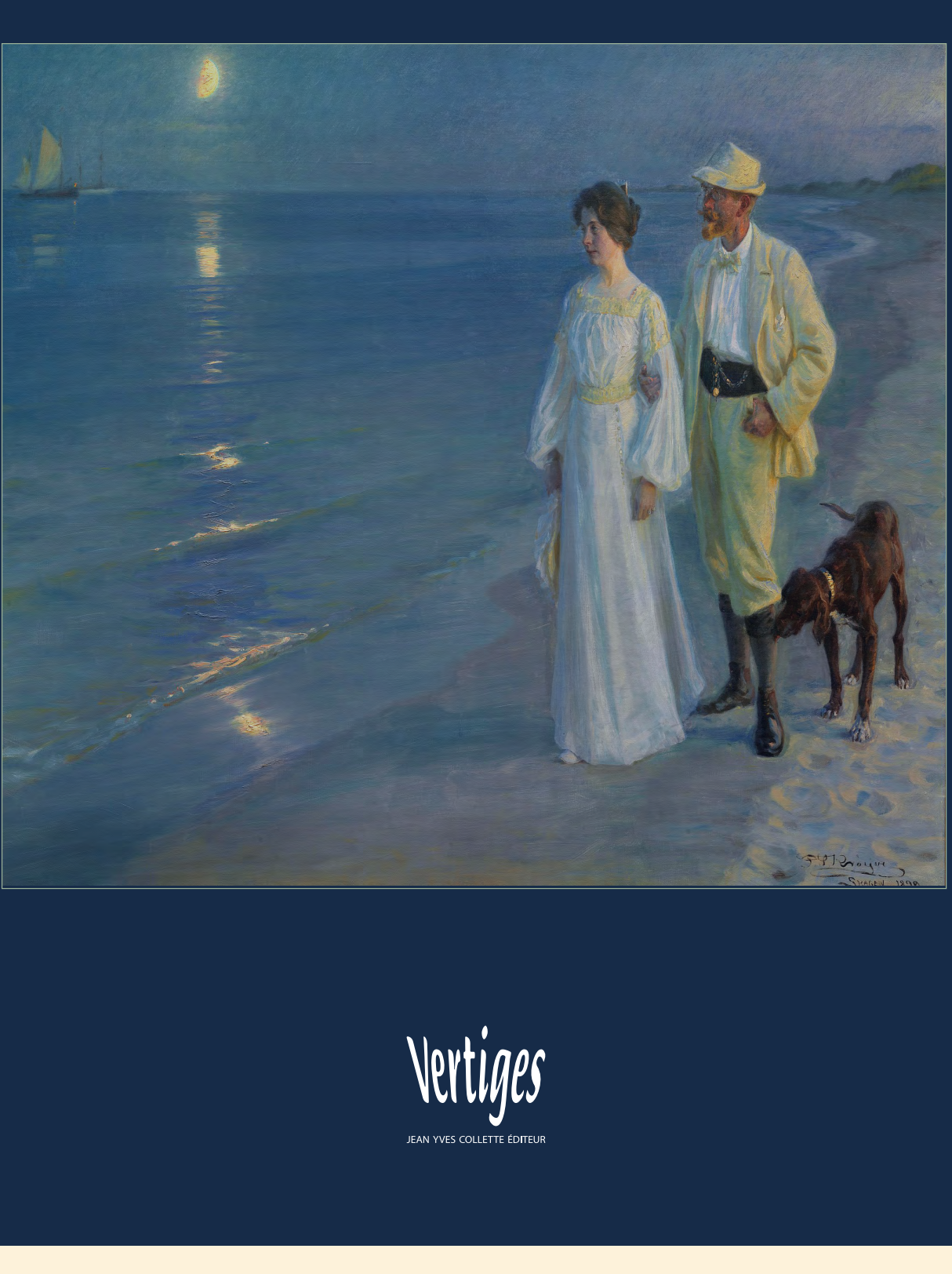
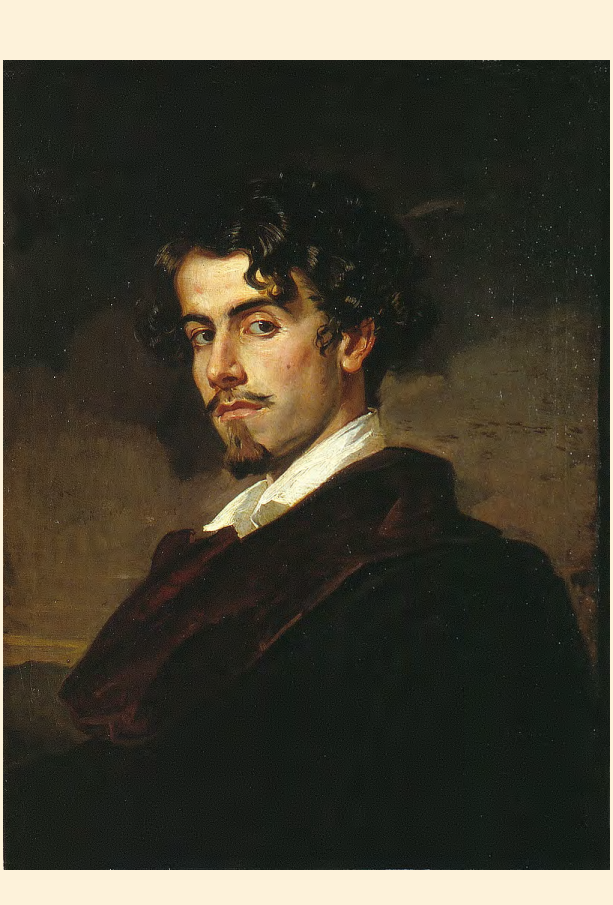
Gustavo Adolfo Bécquer

Un rayon de lune



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Peder Severin Krøyer (1851-1909),
Soirée d'été sur la plage de Skagen ; l'artiste et sa femme (1899),
collection Hirschsprung, Danemark.



Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870)
peint par son frère Valeriano Domínguez Bécquer (1833-1870).

UN RAYON DE LUNE

JE NE SAIS si cette légende est un conte, qui ressemble à une histoire, ou une histoire, qui ressemble à un conte. Mais je sais qu'au fond il y a une vérité, une vérité très triste, dont je serai peut-être le dernier à profiter, vu les penchants de mon imagination.

Un autre, avec cette donnée, aurait écrit un gros volume de philosophie larmoyante ; j'en ai fait une légende, et ceux qui n'en tireront aucun profit pourront du moins se distraire quelques instants.

I

NOBLE, il fut élevé au milieu des batailles. Cependant, au son insolite d'une trompette de guerre, il n'aurait pas levé la tête un instant, ni quitté des yeux, une seconde, le vieux parchemin sur lequel il lisait la dernière cantilène d'un troubadour. Si on voulait le voir, il ne fallait pas le chercher dans la large cour de son château, là où les palefreniers domptaient les poulains, où les pages apprenaient aux faucons à voler, où les soldats, aux heures de loisir, affilaient contre la pierre le fer de leur lance.

« Votre seigneur Manrique où est-il ? demandait souvent sa mère.

— Nous l'ignorons, répondaient, les serviteurs ; mais peut-être est-il au cloître du monastère de la Peña, assis au bord d'une tombe, pour tâcher de surprendre, en prêtant l'oreille, quelques paroles des entretiens des morts ; ou sur le pont, regardant l'eau qui coule sous les arceaux ; ou encore, couché sur un fragment de rocher, comptant les étoiles du ciel, et suivant du regard les nuages ; ou contemplant les feux follets qui se croisent comme des éclairs à la surface des lagunes. Il sera partout, excepté où tout le monde se trouve. »

En effet, Manrique aimait la solitude ; il l'aimait tant qu'il aurait désiré n'avoir pas d'ombre, pour que cette ombre ne le suivît pas. Il aimait la solitude, parce que dans son sein il lâchait la bride à son imagination, et se créait un monde fantastique, habité par des êtres étranges, enfants de son délire et de ses rêves de poète ; car Manrique était poète ; poète au point de n'être jamais satisfait de la forme qu'il donnait à sa pensée ; aussi ne l'enfermait-il jamais dans des écrits.

Il passait de longues heures, assis sur un escabeau, près de la haute cheminée gothique, immobile et les yeux attachés sur le foyer ; il croyait que les esprits du feu, aux mille couleurs, habitaient les rouges braises, couraient comme des insectes d'or le long des troncs embrasés, ou dansaient, sous forme d'étincelles, une ronde lumineuse au sommet des flammes.

Il aimait à supposer qu'au fond des ondes du fleuve, dans la mousse des fontaines, sur les vapeurs du lac, vivaient des femmes mystérieuses, fées, sylphides, ou ondines qui exhalaient des soupirs et des gémissements, chantaient et riaient dans le murmure monotone de l'eau, murmure qu'il écoutait en silence, essayant de le comprendre.

Dans les nuages, dans l'air, au fond des bois, dans le creux des rochers, il s'imaginait voir des ombres ou entendre des sons mystérieux ; ombres d'êtres surnaturels, sons inintelligibles qu'il ne pouvait interpréter.

Aimer ! il était né pour rêver l'amour, non pour le sentir. Il aimait, un instant, toutes les femmes qu'il voyait : celle-ci parce qu'elle était blonde ; celle-là à cause de ses lèvres rouges, et cette autre parce qu'en marchant elle se balançait comme un roseau.

Parfois, sous l'influence de son délire, il passait la nuit entière à contempler la lune, qui flottait dans le ciel au milieu de vapeurs argentées, ou les étoiles qui scintillaient au loin, avec l'éclat changeant des pierres précieuses.

Pendant ces longues heures d'insomnie poétique, il s'écriait : « S'il est vrai, comme le dit le prieur de la Peña, que tous ces points lumineux soient des mondes ; s'il est vrai que ce globe de nacre, qui roule au-dessus des nuages, soit habité, qu'elles seront belles les femmes de ses régions lumineuses, et je ne pourrai pas les voir ? et je ne pourrai pas les aimer ? « Comment sera leur beauté ? comment sera leur amour ? »

Manrique n'était pas encore assez fou pour se faire suivre par les gamins des rues ; mais il l'était assez pour parler et gesticuler tout seul, et c'est par là qu'on commence.

II

SUR le Duero, qui baigne les pierres rongées et noirâtres des murailles de Soria, on a jeté un pont, conduisant de la ville à l'antique couvent des Templiers, dont les domaines s'étendent le long de la rive opposée au fleuve.

À l'époque dont nous parlons, les chevaliers de l'Ordre avaient abandonné déjà leur historique forteresse ; mais les débris des grosses tours de ses murs restaient encore debout ; on voyait, comme on les voit encore en partie aujourd'hui, couverts de lierre et de campanules blanches, les massifs arceaux du cloître et les longues galeries ogivales de ses cours d'armes, où le vent soupire et gémit, en agitant les hautes herbes.

Dans le jardin et le verger, dont les sentiers n'étaient plus foulés, depuis longtemps, par les pieds des religieux, la végétation, livrée à elle-même, déployait toutes ses richesses, sans crainte d'être mutilée par la main de l'homme, sous prétexte de l'embellir. Les plantes grimpantes s'enroulaient autour des vieux troncs d'arbres. Les sombres allées de peupliers, dont les branches se touchaient et se mêlaient entre elles, étaient couvertes de gazon. La chardonnette et les orties poussaient dans les chemins sablonneux ; au milieu des débris des anciens murs prêts à s'écrouler, le raifort flottait au vent, comme le panache d'un casque, et les campanules blanches et bleues se balançaient, sur leur tige longue et flexible, en proclamant la victoire de la destruction et de la ruine.

Il faisait nuit ! une nuit d'été, tiède, parfumée, pleine de douces rumeurs, éclairée par la lune blanche et sereine, au milieu du ciel bleu, lumineux et transparent.

Manrique, l'imagination saisie d'un vertige poétique, après avoir traversé le pont, d'où il contempla un instant la brune silhouette de la ville, se détachant sur le fond de quelques nuages blancs et légers groupés à l'horizon, s'enfonça dans les ruines désertes du monastère des Templiers.

Minuit venait de sonner.

La lune, après s'être élevée lentement, se trouvait au plus haut de sa course dans le ciel, lorsqu'à l'entrée d'une obscure allée, qui descendait du cloître ruiné jusqu'au rivage du Duero, Manrique poussa un cri, un cri léger, étouffé, mélange singulier de surprise, de crainte et de joie.

Au fond de cette allée, il avait vu s'agiter une forme blanche qui flotta un instant, et disparut ensuite dans l'obscurité.

C'était la traîne d'une robe de femme, d'une femme qui venait de traverser le sentier et se cachait dans le feuillage, juste au moment où notre fou, rêveur de chimères et d'impossibilités, pénétrait dans le jardin.

« Une femme inconnue, dans ces lieux, à cette heure ; c'est la femme que je cherche ! » s'écria Manrique, et il se lança à sa suite, rapide comme une flèche.

III

IL ARRIVA à l'endroit où la femme mystérieuse avait disparu dans l'épaisseur du taillis. Elle avait disparu ! de quel côté ? Là-bas, loin, très loin ; parmi les troncs enlacés des arbres, il crut distinguer une clarté, une forme blanche qui se mouvait.

« C'est elle ! c'est elle ! qui porte des ailes aux talons et fuit comme une ombre, » se dit-il, en s'élançant à sa suite, écartant, avec les mains, les réseaux de lierre qui s'étendaient, comme un voile d'un peuplier à l'autre.

Il arriva, après avoir brisé les plantes parasites, pour s'ouvrir un passage à travers les broussailles, jusqu'à un petit plateau éclairé par la lumière du ciel. Personne ! « Ah ! c'est par ici, c'est par ici qu'elle fuit, s'écria-t-il ! J'entends le craquement des feuilles sèches sous ses pas, et le bruit de sa robe frôlant les arbustes, – et il courait, courait comme un fou de-ci, de-là, et ne la voyait pas ! – Mais j'entends ses pas légers, continua-t-il, je crois qu'elle a parlé, oh ! oui elle a parlé ! ... Le vent, qui gémit dans les branches, les feuilles, qui semblent prier à voix basse, m'ont empêché d'entendre ce qu'elle disait ; mais il n'y a pas à en douter, en s'en allant par ici, elle a parlé... elle a parlé ? ... Quelle langue ? Je l'ignore, mais c'est un idiome étranger ! »

Et il continua sa poursuite, croyant tantôt la voir, tantôt pensant l'entendre ; ici, il remarquait le mouvement des branches au milieu desquelles elle avait disparu ; là, il s'imaginait distinguer, sur le sable, la trace de ses pieds ; bientôt même, il fut convaincu que le subtil parfum qu'il respirait, parfois, était un arôme exhalé par cette femme qui se moquait de lui, et prenait un malin plaisir à le fuir, dans cet inextricable labyrinthe.

Vaine anxiété !

Il erra quelques heures, hors de lui, de côté et d'autre, s'arrêtant pour écouter, glissant avec précaution sur l'herbe humide de rosée, et se livrant ensuite à une course folle, désespérée.

Parcourant sans cesse les immenses jardins qui bordaient le rivage du fleuve, il atteignit enfin le pied du rocher sur lequel s'élève l'ermitage de San Saturio.

« Peut-être, de cette hauteur, pourrai-je m'orienter et poursuivre mes recherches dans ces broussailles confuses, » s'écria-t-il, et il s'aidait de sa dague pour grimper de roc en roc.

Après mille efforts, il parvint au sommet d'où l'on découvre au loin la ville et une partie du Duero, qui roule à ses pieds et continue son cours impétueux, encaissé dans ses berges tortueuses.

Arrivé à son but, Manrique jeta un regard autour de lui, et arrêtant ce regard sur un point de l'horizon, il ne put retenir une imprécation !

La lumière de la lune se reflétait dans le léger sillage que laissait derrière elle une petite barque, se dirigeant avec rapidité vers le rivage opposé. Dans cette barque il avait cru distinguer une forme blanche, svelte, une femme, la femme, sans doute, qu'il avait aperçue dans le jardin des Templiers, la femme de ses rêves, la réalisation de ses plus folles espérances.

Il s'élança du haut du rocher, agile comme un daim, jeta à terre sa toque, dont la longue plume l'embarrassait pour courir, enleva son ample manteau de velours, et se dirigea vers le pont, rapide comme l'éclair, comptant le traverser et atteindre la ville, avant que la barque eût touché le rivage.

Folie !

Lorsque Manrique y arriva, haletant, couvert de sueur, ceux qui avaient traversé le Duero du côté de San Saturio, entraient déjà dans Soria par une des portes de la muraille, qui descendait alors jusqu'au fleuve où se reflétaient ses sombres créneaux.

IV

BIEN qu'il eût perdu l'espoir d'atteindre ceux qui venaient d'entrer par le guichet de San Saturio, notre héros ne renonça pas à l'espoir de découvrir leur demeure. Poussé par cette idée fixe, il entra dans la ville et se dirigea vers le quartier Saint-Jean, errant longtemps à l'aventure dans les rues.

Soria possédait alors, et possède encore des rues étroites, tortueuses et sombres, où régnait un profond silence, silence qui n'était interrompu que par l'aboiement d'un chien, par le bruit d'une porte se refermant, ou par le hennissement d'un cheval qui agitait, en piaffant, la chaîne qui le retenait au râtelier dans les écuries souterraines.

Prêtant une oreille attentive aux rumeurs de la nuit, Manrique croyait entendre, tantôt, les pas de quelqu'un qui venait de doubler l'angle d'une ruelle déserte, tantôt les voix confuses de gens qui parlaient derrière lui et qu'il espérait, à chaque instant, voir apparaître à son côté.

Il passa de la sorte plusieurs heures, courant au hasard d'un endroit à un autre. Enfin, il s'arrêta devant une grande maison de pierre noirâtre, des plus vieilles ; et ses yeux brillèrent d'une indicible expression de joie. À l'une des hautes fenêtres ogivales de cette maison, que l'on pouvait appeler un palais, un rayon de lumière, faible et douce, filtrait à travers de légers rideaux en soie rose, et se reflétait sur les vieux murs lézardés de la maison lui faisant face.

« Plus de doute, c'est ici qu'habite mon inconnue, s'écria Manrique, à voix basse, sans quitter du regard la fenêtre gothique ; c'est ici qu'elle vit ! Elle est entrée par le guichet de San Saturio... c'est par le guichet de San Saturio qu'on vient dans ce quartier... et, dans ce quartier, il y a une maison où après minuit quelqu'un veille.

« Qui veillerait ?

« Qui ? sinon elle, revenant de ses courses nocturnes à cette heure avancée de la nuit ?

« Plus de doute, voilà sa demeure ! »

Dominé par cette croyance, roulant dans sa tête les projets les plus fous et les plus fantasques, il attendit l'aube devant la fenêtre gothique où la lumière ne cessa de briller et qu'il ne perdit pas de vue un seul instant.

Aux premières lueurs du jour, les massives portes de la voûte donnant accès dans la maison, au-dessus desquelles on voyait le blason sculpté du maître, tournèrent lentement sur leurs gonds, avec un grincement aigu et prolongé.

Un écuyer, le trousseau de clefs à la main, parut sur le seuil ; il se frottait les yeux, et montrait à chaque bâillement une rangée de dents superbes, dignes de faire envie à un crocodile.

Le voir et s'élancer vers lui, fut pour Manrique l'affaire d'un instant.

« Qui habite dans cette maison ?

« Comment s'appelle-t-elle ?

« D'où vient-elle ?

« Que fait-elle à Soria ?

« Est-elle mariée ?

Réponds, réponds donc, animal ! »

Telles furent les paroles qu'il prononça, en guise de salutations, agitant violemment le bras de l'écuyer, qui, après l'avoir regardé longtemps avec stupeur, répondit d'une voix altérée par la surprise.

« Cette maison appartient à l'illustre seigneur don Alonso de Valdecuellos, grand veneur de Sa Majesté le roi. Il fut blessé dans la guerre contre les Maures et il est venu dans cette ville se reposer de ses fatigues.

— Et sa fille, interrompit le jeune homme impatient, sa fille, ou sa femme, ou sa sœur, ou n'importe qui ?

— Il n'a aucune femme près de lui.

— Aucune femme ! ... Qui occupe donc la chambre où j'ai vu briller une lumière toute la nuit ?

— C'est la chambre de mon maître don Alonso, qui, se trouvant indisposé, garde sa lampe allumée jusqu'au matin. »

La foudre, tombant tout à coup aux pieds de Manrique, ne lui aurait pas causé une terreur semblable à celle qu'il éprouva en écoutant ces paroles.

V

« JE LA RETROUVERAI, je la retrouverai, et si je la retrouve, je suis presque sûr de la reconnaître.

« À quoi ?

« Je ne puis le dire... mais je la reconnaîtrai assurément.

« L'écho de ses pas, une seule de ses paroles, l'extrémité de sa traîne ; oui, rien que l'extrémité de sa traîne me suffiront. Nuit et jour, je vois flotter devant mes yeux les plis d'une étoffe blanche et diaphane ; nuit et jour, j'entends en moi-même le frôlement de sa robe, et le murmure confus de ses inintelligibles paroles.

« Qu'a-t-elle dit ?

« Qu'a-t-elle dit ?

« Ah ! si je pouvais, par hasard, savoir ce qu'elle a dit ; peut-être... sans même le savoir, je la retrouverai... je la retrouverai ; mon cœur me le dit, et le cœur ne trompe jamais.

« Il est vrai que j'ai déjà inutilement parcouru toutes les rues de Soria ; que j'ai passé bien des nuits à la belle étoile, immobile, comme une borne, à l'angle d'un mur. Il est vrai aussi que j'ai dépensé plus de mille doublons d'or à faire jaser les duègnes et les écuyers ; que j'ai offert de l'eau bénite, dans l'église de Saint-Nicolas, à une vieille, si artistement enveloppée dans sa mante de bure qu'elle m'a semblé une déesse. Et puis, une nuit, à la sortie des matines de la Collégiale, j'ai suivi comme un imbécile la chaise à porteurs de l'archiprêtre, croyant que le bout de sa houppelande ressemblait à la robe de mon inconnue ; mais peu importe ! ... je la retrouverai ! et certainement la gloire de la posséder dépassera l'ennui de la chercher.

« Comment seront ses yeux ?

« Ils doivent être bleus, bleus et humides, comme le ciel de la nuit. J'aime les yeux de cette nuance, ils sont si expressifs, si mélancoliques, si...

« Plus de doute, ses yeux sont bleus, bleus assurément, et ses cheveux noirs, très noirs et assez longs pour flotter. Oui, il me semble que je les ai vus flotter, cette nuit-là, en même temps que ses vêtements ! Mais, je ne me trompe pas, ils étaient noirs. Comme ils vont bien, les yeux bleus, allongés, assoupis, avec une chevelure dénouée, noire, flottante, à une femme grande... parce que... elle est grande et svelte, comme les anges des portiques de nos cathédrales, dont les visages ovales sont enveloppés d'ombre, dans le mystérieux crépuscule de leur niche de granit.

« Sa voix ?... Sa voix, je l'ai entendue ! Sa voix est suave, comme le souffle de la brise, dans le feuillage des peupliers, et sa démarche mesurée, majestueuse, comme les cadences de la musique.

« Et cette femme, qui est belle, comme le plus beau rêve de ma jeunesse, qui pense comme je pense, qui aime ce que j'aime, qui hait ce que je hais, dont l'esprit est le frère du mien, qui est le complément de mon être, ne se sentira-t-elle pas émue en me rencontrant ?

« Ne m'aimera-t-elle pas comme je l'aimerai, comme je l'aime déjà, avec toutes les forces de ma vie, toutes les facultés de mon âme ?

« Allons, allons à l'endroit où je l'ai vue, la première et la seule fois... Qui sait si, capricieuse comme moi, aimant la solitude et le mystère à l'instar des âmes rêveuses, elle ne se plaît pas à parcourir les ruines dans le silence de la nuit ? »

Deux mois s'étaient écoulés depuis que l'écuyer de don Alonso de Valdecuellos avait enlevé tout espoir à Manrique ; deux mois pendant lesquels il avait formé à chaque instant des projets en l'air, que la réalité faisait évanouir comme un souffle ; deux mois passés à la recherche de la femme inconnue, dont l'absurde amour grandissait dans son âme, grâce à ses folles rêveries, lorsqu'en traversant un soir, abîmé dans ses pensées, le pont qui mène aux Templiers, le jeune amoureux s'enfonça dans les sombres allées du jardin.

VI

LA NUIT était belle et sereine. La lune brillait dans son plein au zénith, et le vent gémissait très doucement dans les feuilles des arbres. Manrique atteignit le cloître, plongea du regard dans son enceinte, regarda à travers les massives colonnes de ses arceaux...

Il était désert !

Alors il sortit et se dirigea vers l'obscure allée qui conduit au Duero.

À peine y avait-il pénétré qu'un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

Il avait vu flotter un instant, et ensuite disparaître la robe blanche, la robe blanche de la femme de ses rêves, de la femme qu'il adorait comme un fou !

Il court, il court après elle, il arrive à la place où il l'a vue disparaître et s'arrête ; mais en s'y arrêtant il fixe ses yeux hagards sur le sol et demeure immobile. Un léger tremblement agite ses membres, tremblement qui, peu à peu, présente tous les symptômes d'une convulsion et se termine enfin par un éclat de rire, un éclat de rire sonore, strident, horrible !

Cette chose blanche, légère, flottante, qui avait brillé devant ses yeux, qui avait brillé à ses pieds un instant, un seul instant...

N'était qu'un rayon de lune !

Un rayon de lune qui pénétrait par intervalles à travers la voûte verdoyante des arbres, quand le vent agitait leurs branches.

Quelques années s'étaient écoulées, Manrique était assis sur un escabeau au coin de la grande cheminée gothique de son manoir, immobile, le regard vague, inquiet comme celui d'un idiot ; prêtant à peine attention aux caresses de sa mère, et aux consolations de ses serviteurs.

« Tu es jeune, tu es beau, lui disait sa mère, pourquoi rester dans la solitude ? Pourquoi ne cherches-tu pas une femme que tu aimeras et qui te rendra heureux en t'aimant ?

— L'amour !... l'amour est un rayon de lune ! murmurait le jeune homme.

— Pourquoi ne vous réveilleriez-vous pas de votre léthargie ? lui disait un de ses écuyers. Habillez-vous de fer des pieds à la tête, déployez votre étendard et partons pour la guerre. À la guerre on acquiert la gloire !

— La gloire… la gloire est un rayon de lune.

— Voulez-vous que je vous dise le dernier chant qu'Arnauld, le troubadour provençal, vient de composer ?

— Non ! non ! s'écria Manrique, se levant furieux de son siège, je ne veux rien… c'est-à-dire si, je veux… je veux que vous me laissiez seul… chants… femmes… gloire… bonheur… mensonges, vains fantômes enfantés par notre imagination, que nous habillons selon notre fantaisie, que nous aimons, après lesquels nous courons, pourquoi ? pourquoi ? pour trouver un rayon de lune ! »

Manrique était fou ! Du moins tout le monde le disait. Moi, au contraire, je pense qu'en ce moment-là, il avait recouvré la raison.

Un rayon de lune,
un conte de Gustavo Adolfo Bécquier (1836-1870),
traduit de l'espagnol par Achille Fouquier,
est un extrait du recueil
Légendes espagnoles et contes orientaux
parus en 1885.

ISBN : 978-2-89854-586-3
© Vertiges éditeur, 2025

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2025

– 2 587 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org